

JULIEN TANGUY

DIT LE « PÈRE TANGUY »

Et exaltavit humiles.
(*Magnificat.*)

Je voudrais ressusciter une image très belle et très rare : celle d'un homme simple, dénué d'intérêts, au milieu d'une corruption mercantile intense, et d'une bonté à faire couler les larmes. Je l'ai connu dans la plus grande misère, je l'ai vu rayonner de longues années dans cette misère, et j'ai su — éloigné de lui par le destin — qu'il avait terminé sa vie sans accuser le monde de ses souffrances, avec la sérénité d'un saint laïque qui n'espère pas d'autre ciel que la paix éternelle de son cœur.

Il est mort dans la petite boutique qu'il avait, rue Clauzel, parmi les toiles des artistes qu'il fut le premier à discerner d'entre la foule des peintres de son temps, laissant en tas le grain des semailles futures, sans songer un instant que c'était là un trésor qu'il ne monnayerait pas, satisfait de l'avoir amassé pour la gloire.

§

Il était né à Plédran, dans le département des Côtes-du-Nord, le vingt-huit du mois de juin 1825 et exerça jusqu'à 29 ans la profession de plâtrier, puis, étant venu se fixer à Saint-Brieuc, il y avait épousé Renée-Julienne Briend, âgée de 34 ans et née à Hillion, dans le même département ; elle était charcutière et demeurait également dans le chef-lieu des Côtes-du-Nord. Les témoins de leur mariage avaient été un capitaine au cabotage, un cordonnier et un garde-champêtre. Comme ceci le démontre, la mer et la terre avaient leurs représentants à cette union.

Il faut croire que les nouveaux époux tentèrent de rester dans leur province, car ils ne vinrent pas de suite à Paris. Que firent-ils alors ? Essayèrent-ils de s'établir dans quelque petit commerce, de continuer leurs respectives occupations ou

Julien Tanguy entra-t-il de suite, en vue d'augmenter le bien-être de la maison, à la Compagnie de l'Ouest ? Sur cette période de leur vie nul document n'est entre mes mains et personne n'a pu me renseigner. Ce qu'il y a de certain, c'est qu'ils vinrent à Paris en 1860, et qu'il était à ce moment employé des lignes de Bretagne ; mais soit par dégoût, soit qu'il fût déjà guidé par le sort vers son invincible destin, il quitta bientôt ce poste pour entrer comme broyeur à la maison Edouard. Cette maison fournissait des couleurs aux principaux artistes de ce temps ; elle était réputée une des meilleures de Paris et se situait rue Clauzel. Ce fut pour cette raison que Julien Tanguy se fixa aussi dans cette rue.

Pour ceux qui venaient d'une grande ville tranquille et aérée, Paris, et en particulier cette voie étroite et triste où vivent dans de noires boutiques de misérables débitants et dans des garnis des courtisanes fanées, fut comme un deuil. En outre, les journées du broyeur étaient maigres, et sans doute un enfant était déjà sur le point de naître. La nécessité et la monotonie d'une existence mesquine ne furent donc pas sans leur souffler à l'oreille la tentation de chercher un coin meilleur. Une place de concierge leur fut offerte ; ils l'acceptèrent. C'était sur la Butte Montmartre, chez des particuliers, au 10 de la rue Cortot. Du même coup ils retrouvaient l'air, l'immensité, le feuillage, car cette rue est pleine de jardins. Ils allaient revoir le soleil, sentir le vent et pouvoir se promener sans contrainte, comme dans leur village natal ou dans les faubourgs de Saint-Brieuc.

Ce fut véritablement de cet instant que data leur vie réelle, celle qui devait produire son fruit.

On s'installa, et tout de suite on se trouva fort bien ; il fut convenu que la *mère* garderait la maison et que le *père* ferait sa couleur à son propre compte, pour la vendre aux alentours de Paris.

Le nomade que reste tout Breton ne pouvait trouver qu'un soulagement là où la plupart des hommes eussent vu une corvée ; promener ainsi sa marchandise, c'était l'indépendance, c'était la liberté. Il partait de bonne heure, traversant les rues tièdes d'aurore, son baluchon à son côté, joyeux comme l'oiseau qui sort du nid, sifflant son petit air de tête. Il lui semblait commencer le *grand trimard*, cette tournée de France

que les ouvriers faisaient tous, à pied, autrefois. Les endroits hantés par les peintres étaient siens; on le vit à Argenteuil, à Barbizon, à Ecouen, à Sarcelle. Il semait ses tubes dans les boîtes des travailleurs, et sous ses yeux ses couleurs se transformaient en les sites jusqu'où il les apportait. La magie de la peinture l'initiait à son charme. Il s'en engouait sans le savoir. Ce fut dans ses voyages qu'il rencontra Pissarro, Monet, Renoir, Cézanne, qui étaient alors des jeunes gens, non pas comme ceux d'aujourd'hui, vains d'eux-mêmes et pleins de leur *génie*, mais des travailleurs avides d'apprendre, toujours *sur le motif*, et bien vivants de leurs admirations enthousiastes pour Courbet, pour Corot, pour Millet. Ils peignaient tant que la grande boîte de Tanguy se vidait dans les leurs sans y suffire. Le besoin de voir l'art s'épandre autour de lui, de contempler ces mastics colorés, qu'il triturerait la nuit, devenir de la lumière, de l'air, du soleil, le poussa peut-être à devenir leur obligé ami. D'ailleurs il n'était pas homme d'argent (pas plus qu'eux, comme on le verra par la suite).

La liberté jettedans toutes les têtes, et surtout danscelled'un paysan venu habiter Paris, des ferments singuliers. Julien Tanguy, dont le caractère n'était que droiture, timidité, générosité, après avoir fait sept ans de service dans la garde nationale, entra subitement, en 1871, dans les bandes de fédérés de la Commune, à trente sous par jour. Ce n'est pas qu'il n'eût de très pures intentions, mais il était entraîné; en outre, il n'y avait pas à choisir, et les opinions du fond de son cœur étaient pour l'indépendance promise et les droits du pauvre. Ayant fait partie de la Garde Nationale de la Défense, et entrant dans les rangs des fédérés, il devenait *réfractaire*. Mais il n'en avait aucun souci, agissant très inconsciemment et croyant au bien public. L'aventure qui en résulta fut pourtant des plus fâcheuses. Placé chez des maîtres hostiles à ses idées il fut immédiatement perdu dans leur opinion le jour où l'on sut qu'il se mêlait parmi les révoltés, et malgré l'estime que l'on faisait de son honnêteté, on fut tenté de le renvoyer. Il fallut l'extrême pitié de sa femme et la situation difficile, presque insurmontable où elle se serait trouvée avec sa fille encore toute jeune, pour exciter la pitié de ses patrons. Un jour qu'il se promenait tranquillement sous les ombrages de la rue Saint-Vincent, son fusil à la main et rêvant plutôt à la douceur de la nature

qu'aux horreurs et aux imprévus de la guerre, il fut dérangé de sa rêverie par une bande de Versaillais qui tentaient « d'accaparer les positions ». Dans l'impossibilité où il était de se défendre et peut-être dans le dégoût de tirer sur son semblable, il jeta son fusil et s'enfuit dans une maison voisine. Mais il avait été vu et on le prit avec quelques autres. Conduit à Versailles, puis déporté, il connut les pontons, la promiscuité, le manque d'air et de nourriture, il vit près de lui la maladie, la mort même.

Cependant il avait à Paris un ami, M. Jobé-Duval, qui parvint, en 1873, à le faire gracier, après deux ans de souffrances imméritées et sans nombre. Quand il sortit du ponton de Brest, des ordres sévères, des mesures de prudence presque tyranniques ne lui permirent pas de revoir de suite Paris, où sa femme et sa fille étaient restées. Il dut encore séjourner l'espace de deux années, par ordre du gouvernement, dans une ville de province. Il se réfugia alors à Saint-Brieuc, près de son frère.

A la suite de ces graves événements, ses maîtres, qui avaient toujours gardé à leur service sa femme chargée de son enfant, ne voulurent plus le reprendre. Ce fut pour lui un grand chagrin ; il lui en coûtait d'abandonner sa chère Butte Montmartre, ses jardins, ses vieux murs qui lui étaient devenus comme des amis et qu'il avait revus souvent en pensée là-bas, en exil. Il loua, rue Cortot, 12, une maisonnette située au fond d'un parc, qui vient d'être abattue récemment, et qui donnait sur la rue Saint-Vincent. Ses broyages recommencèrent, il reprit ses tournées ; mais tout avait changé : les paysages dévastés par l'invasion allemande n'attiraient plus les peintres. Certains, comme Cézanne, s'étaient enfuis ; d'autres avaient abandonné l'art, d'autres enfin avaient péri dans les rangs militaires. Il fallait donc chercher à nouveau une clientèle, et, pour cela, quitter décidément la Butte pour redescendre vers Paris. Justement la Maison Edouard abandonnait la rue Clauzel. Tanguy jugea bon de s'installer dans cette rue.

Vignon et Cézanne étaient les plus assidus, mais ils avaient tous deux le malheur de n'être pointriches et, en outre, il fallait faire des crédits illimités, gênants même ; les années s'écoulèrent. Guillaumin, Pissarro, Renoir, Gauguin, Van Gogh, Oller, Mesureur, Anquetin, Signac, De Lautrec et bien d'autres

encore franchirent tour à tour le seuil de la petite boutique noire du numéro quatorze et y arborèrent leur œuvre simultanément.

Les mauvais traitements subis sur les pontons avaient achevé ce que l'instinct naturel et la raison éparse de la ville semaient dans l'esprit bon et rude de Julien Tanguy; il était devenu une sorte de sage très révolté dans sa sagesse et très pondéré dans sa révolte; la rencontre d'un art correspondant à ses éveils n'était pas de nature à le terrifier; il s'associa à lui par affinité. D'ailleurs il aimait à causer de peinture, il détestait « les jus de chique », et il s'attendrissait à la fraîcheur et à la lumière des paysages nouveaux, unique joie de sa sombre échoppe; puis il était le seul à Paris à posséder des toiles de Cézanne. Ce monopole lui valut presque une gloire dans la jeune école. On allait chez lui comme au musée pour voir les quelques études de l'artiste inconnu qui vivait à Aix, mécontent de son œuvre et du monde, et qui détruisait lui-même ces recherches, objet de l'admiration. Les magnifiques qualités de ce peintre véritable accentuaient encore leur originalité du caractère légendaire de leur auteur. Les membres de l'Institut, les critiques influents et les critiques réformateurs visitaient le modeste magasin de la rue Clauzel, devenu, à son insu, la fable de Paris et la conversation des ateliers. C'est que rien ne déconcertait comme ces toiles où les dons les plus éminents s'engloutissaient dans les naïvetés les plus enfantines; les jeunes gens y sentaient le génie, les vieillards la folie du paradoxe; les jaloux criaient à l'impuissance. Ainsi les opinions se partageaient et l'on allait de la discussion profonde à la raillerie amère, des injures aux hyperboles: Gauguin devant leur aspect de croûte lançait cette phrase: « Rien ne ressemble à une croûte comme un chef-d'œuvre. » Elémir Bourges s'écriait: « C'est de la peinture de vidangeur. » Alfred Stevens ne pouvait s'arrêter de rire, Vincent Van Gogh ne comprenait rien, Anquetin admirait, Jacques Blanche achetait.

§

Désormais la grande période de la vie de Julien Tanguy est commencée; on brûle dans sa petite boutique les idoles de l'École des Beaux-Arts et des succès salonniers. Une secte péripatéticienne naît dans la peinture, et son Lycée est la rue Clau-

zel sans cesse retentissante de discussions ; ses membres arrivent par groupes, gesticulants ; on va voir ce musée « des horreurs » pour les uns, « de l'avenir » pour les autres. Dès la porte on était salué par le bon sourire socratique du prêtre du lieu, tandis que, muette et branlant sa tête incrédule d'oiseau déplumé, la *mère Tanguy*, qui songeait amèrement qu'il n'y avait rien pour la table et que l'on devait trois termes, semblait mépriser du haut de sa philosophie pratique tout ce monde « d'écervelés et de beaux parleurs ». Sur la demande des visiteurs, qui avaient d'abord parcouru du regard les nombreuses et incendiaires toiles tapissant les parois de l'endroit, le *père Tanguy* allait chercher les *Cézannes*. On le voyait disparaître dans une pièce obscure, derrière un galandage, pour revenir un instant après porteur d'un paquet de dimension restreinte et soigneusement ficelé ; sur ses lèvres épaisses flottait un mystérieux sourire, au fond de ses yeux brillait une émotion humide. Il ôtait fébrilement les ligatures, après avoir disposé le dos d'une chaise en chevalet, puis exhibait les œuvres, les unes après les autres, dans un religieux silence. Les visiteurs s'attardaient en remarques, découpaient du doigt des morceaux, s'extasiaient sur le ton, sur la matière, sur le style ; puis quand ils avaient fini, Tanguy reprenait la conversation et parlait de l'auteur.

« Le papa Cézanne, disait-il, n'est jamais content de ce qu'il fait, il lâche toujours avant que d'avoir terminé. Quand il déménage, il a soin d'oublier ses toiles dans la maison qu'il quitte ; quand il peint dehors, il les abandonne dans la campagne. » Puis il ajoutait : « Cézanne travaille très lentement, la moindre chose lui coûte beaucoup d'efforts, il n'y a pas de hasard dans ce qu'il fait. » Naturellement la curiosité des visiteurs le pressait de question. Alors Tanguy, prenant un air recueilli, disait : « Cézanne va au Louvre tous les matins. » Cela semblait paradoxal, mais c'était absolument vrai.

Outre les toiles de Cézanne, Tanguy en avait beaucoup de Vincent van Gogh. Ce dernier, dont il venait de faire la connaissance (1886), était l'hôte le plus assidu de sa boutique ; il y vivait presque. D'abord il avait vidé les casiers à couleurs de leurs tubes ; car il avait une méthode de travail fort dispendieuse, peignant avec le tube même, qu'il pressait à mesure qu'il se vidait, au lieu de se servir de brosses ; puis il s'était

pris d'amitié pour ce brave homme du peuple qui se prêtait de si bonne foi à toutes les innovations, et qui avait le cœur, comme on le dit vulgairement mais si justement, sur la main. Aussi en peu de temps devinrent-ils de grands amis. Van Gogh, qui en tout était un apôtre (car il l'avait été d'abord du protestantisme), l'entraîna dans son propre mouvement, et lui définît nombre d'idées qui n'étaient dans son esprit qu'à l'état de confusion ou d'instinct ; puis il y avait le socialisme... Julien Tanguy, qui lisait assidûment *le Cri du Peuple* et *l'Intransigeant*, ayant pour doctrine l'unique amour des pauvres, concentrait son idéal sur un avenir de bonté et d'amour qui pencherait tous les êtres les uns vers les autres et détruirait les luttes individuelles de l'ambition, toujours si amères et si sanglantes. Vincent ne différait de cet idéal que par sa nature d'artiste, qui voulait faire de cette harmonie sociale une sorte de religion et d'esthétique. On trouvera dans ses lettres, publiées autrefois dans le *Mercur*, un grand nombre d'éclaircissements à ce sujet. Julien Tanguy fut séduit, j'en suis certain, beaucoup plus par le socialisme de Vincent que par sa peinture, qu'il vénérât cependant comme une sorte de manifestation sensible des espérances conçues. En attendant cette ère de félicité, tous deux étaient très pauvres, et tous deux donnaient ce qu'ils avaient, le peintre ses toiles, le marchand ses couleurs, son argent et sa table ; tantôt à des amis, tantôt à des ouvriers ; tantôt à des filles publiques, lesquelles, quant aux tableaux, allaient les vendre pour rien à des brocanteurs. Et tout cela était fait sans nul intérêt, pour des gens qu'ils ne connaissaient même pas. Ce fut vers cette époque que Vincent fréquenta une taverne qui avait nom « le Tambourin » et que tenait une fort belle Italienne, ancien modèle, étalant dans un comptoir bien à elle ses charmes sains et imposants. Il conduisit Tanguy dans cet établissement, ce qui donnait beaucoup d'inquiétudes à la brave mère Tanguy, qui ne pouvait s'imaginer les raisons innocentes et même enfantines de ses... escapades. Vincent, selon un contrat de quelques toiles par semaine, mangeait au « Tambourin » ; il avait fini par couvrir les grands murs du lieu de ses études. C'étaient, pour la plupart, des fleurs, dont il y avait d'excellentes. Cela dura quelques mois, puis l'établissement périclita, fut vendu, et toutes ces peintures, mises en tas, furent adjugées pour une

somme dérisoire. Ce qu'il y a de certain, c'est que jamais personne ne connut comme Vincent la réprobation et la gêne, si ce n'est Tanguy ; mais chez ce dernier il n'y avait pas de sa faute, alors que Vincent, quoique soutenu par son frère, se dénuait volontairement.

Aussi lorsque les toiles s'accumulaient trop (et elles s'accumulaient rapidement, puisque Van Gogh en faisait jusqu'à trois par jour), fallait-il aller les vendre. Le peintre, les prenant sous son bras, les portait au premier brocanteur à des prix qui ne payaient même pas les matériaux employés. Un après-midi que Cézanne était venu chez Tanguy, Vincent, qui y était à déjeuner, le rencontra. Ils conversèrent ensemble et après avoir parlé de l'art en général, ils en arrivèrent à leurs idées particulières. Ce dernier ne crut pouvoir mieux expliquer les siennes qu'en montrant ses toiles à Cézanne et en lui demandant son avis. Il en fit voir de plusieurs sortes, des portraits, des natures mortes, des paysages. Cézanne, dont le caractère était timide, mais violent, après une inspection du tout, lui dit : « Sincèrement, vous faites une peinture de fou ! »

C'étaient, au demeurant, deux natures absolument contraires, et en ce cas l'homme du Nord, le Hollandais, était aussi enthousiaste et ardent que l'homme du Midi, le provençal, était calme et pondéré. Dès lors, ils sentirent qu'ils ne s'entendraient jamais et ils ne se revirent point. Il faut que je dise ici que Vincent ne comprenait aucunement la manière de Cézanne et qu'il ne pouvait admettre qu'on la pût admirer ; il avait beau regarder ses toiles, il ne trouvait rien de ce qu'il voulait dans leurs tâtonnements.

C'est qu'à la vérité Cézanne était un technicien, épris seulement des qualités abstraites de la peinture, à la poursuite du mécanisme harmonieux de la couleur, et un styliste qui n'ambitionnait que certaines formules élégantes ; alors que Vincent l'envisageait comme un moyen d'expression spirituelle, comme une sorte de littérature écrivant par les couleurs et les lignes. Je ne crois pas utile d'ouvrir ici une longue parenthèse pour prouver qu'ils avaient tort tous deux, et que, pour être un maître, un artiste complet, il suffit de réunir ces deux choses qu'ils cherchaient à part.

La vie de Tanguy se serait écoulée fort paisiblement au milieu des visites de peintres, de critiques et d'amateurs, s'il

avait vendu de temps à autre quelques-unes de ces œuvres qui excitaient la curiosité; mais les admirateurs les plus passionnés étaient souvent les plus pauvres; dès lors la misère continuait. La plupart des jeunes peintres qui se fournissaient chez lui le faisaient à crédit, et il fallait attendre la vente de quelque-une de leurs études pour rentrer dans des avances illimitées. La clientèle payante était rare; elle se composait pour la plupart d'amateurs fortunés qui jouaient à la peinture, utilisant leurs loisirs à la campagne; aussi les termes dus s'accumulaient-ils, et les inquiétudes noircissaient-elles l'horizon! En ces instants de crise, Tanguy, vieillissant et affecté d'une hernie, se mettait en campagne, quelques Cézannes sous le bras, et faisait à pied une vaste tournée chez ses amateurs, lesquels pour peu de chose achetaient ce que tant de jeunes gens auraient tout donné pour avoir, mais ceux-ci n'avaient que des dettes. Lassé, malade d'avoir; trop marché, le brave homme revenait dans sa petite boutique et remettait à sa femme le maigre gain de la journée. Il avait vendu pour deux cents francs une œuvre qui se paie aujourd'hui près de vingt mille.

Mais il faut que je parle de la plus grande bonté de Tanguy, de celle qui était sa marque distinctive, et qui ne connaissait pas de bornes; celle-ci, rien ne pouvait l'arrêter, ni la raison, ni la misère, et elle lui faisait trouver le moyen d'aider ceux qui manquaient de l'essentiel. Sa table était toujours ouverte à quiconque le venait voir, et il se serait cru humilié si on avait négligé de la partager; s'il voyait un artiste qui, par timidité ou délicatesse, se gênait pour lui demander de la couleur, il lui ouvrait ses tiroirs et le priait de prendre tout ce qui lui plairait. J'en connais plus d'un à qui il fit même l'offre de ce qu'il avait dans sa poche. Un de mes amis, qui s'adonnait à la peinture malgré sa famille et qui était obligé de venir à pied à Paris, m'a raconté qu'il ne manquait jamais de le reconduire à la gare et de le remettre dans le train afin qu'il ne se fatiguât pas à retourner comme il était venu. Tanguy songeait si peu à lui-même qu'il donnait ainsi les quelques sous qu'il avait pour son propre usage. J'ai su de ses enfants qu'une fois, alors qu'il n'avait rien mangé de la veille et que son propriétaire le poursuivait par huissier, qu'il disait à un riche amateur acquéreur de quelques tubes qu'il voulait lui payer

de suite : « Cela ne fait rien, ne vous dérangez pas, ce sera pour une autre fois. » Sa dignité n'acceptait pas un instant qu'on le supposât privé, et il se gardait bien d'en rien dire.

Ceux qui allaient chez lui n'en auraient, certes, jamais eu l'idée, si sa femme, qui avait la responsabilité de la table et de la maison, n'eût laissé couler devant eux quelques larmes et accusé le complet dénûment où ils se trouvaient. Ainsi disait-elle : « Il ne se doute pas, voyez-vous, Monsieur, que demain nous allons être saisis ; il l'a oublié. Ah ! c'est une pauvre tête, allez, Monsieur, que le père Tanguy ! » Elle ne comprenait que les choses de l'instant et tout ce grand rêve de son mari lui importait peu.

Elle savait qu'il n'y a que deux choses certaines pour les pauvres gens : c'est qu'il faut payer sa nourriture et satisfaire à temps son propriétaire. Cependant, sitôt que Tanguy rentrait, elle se taisait, de crainte de lui faire de la peine, et de crainte aussi peut-être de le tirer de ces utopies qui lui ôtaient la vision malheureuse du présent et par anticipation lui procuraient la jouissance idéale des choses qui n'auront jamais lieu. Il y avait dans la boutique de Tanguy à cette époque (nous sommes toujours entre 1886 et 1888) une grande toile fort encombrante de Cézanne, qui représentait un de ses amis : Achille Empéreur. Cette toile avait été envoyée au Salon, puis refusée. Cézanne, désireux de ne plus la revoir, l'avait abandonnée. Ce ne fut qu'après dix années que Tanguy put obtenir de lui la permission de la retirer du Garde-Meuble où elle avait été déposée d'urgence. Il l'avait logée dans sa demeure exigüe pour la soustraire à la curiosité ; mais il ne la cacha pas si étroitement qu'un de mes amis ne la pût découvrir et ne la tirât au jour. C'était là une manière de Cézanne absolument inconnue, qui ne ressemblait en rien aux petits tableaux que Tanguy montrait généralement ; c'était le Cézanne d'autrefois, procédant, largement et en pleine pâte, avec des épaisseurs semblables à du bas-relief et un clair-obscur violent à l'instar des Espagnols. L'outrance des formes, leur grossissement faisaient penser à Daumier, sans toutefois que l'on pût en rien inférer d'une influence.

Tanguy, dans un moment de détresse, fut obligé de se défaire de cette œuvre importante dont j'ai plus longuement parlé dans mes « Souvenirs sur Paul Cézanne ».

Mais des changements eurent lieu. Julien Tanguy quitta sa boutique du 14 pour traverser la rue et s'établir en face, un peu plus grandement et un peu plus clairement. Un des jeunes peintres qui fréquentaient chez lui jugea bon de la distinguer de ses voisines en la peignant lui-même en bleu d'outremer et en écrivant en jaune sur les vitres de la porte :

TANGUY

A vrai dire ce domicile ne valait guère mieux que le précédent, à part le magasin, qui était d'un meilleur éclairage; l'obscurité régnait, comme dans l'autre, dans toute l'arrière-boutique où il y avait encore moins de place pour se loger. La chambre de Tanguy était en même temps son atelier; son lit était auprès de sa pierre à broyer et de ses molettes; les flacons contenant les poudres juchaient sur une planche, audessus, ainsi que les toiles blanches et celles peintes par Cézanne. Ce long boyau formait un corridor, que rétrécissait le lit et qu'éclairait d'un jour triste de cave une fenêtre percée sur la cour. D'autres inconvénients concouraient à rendre le lieu incommode et étroit; on avait dû couper la boutique en deux par une cloison, afin de se ménager un emplacement où l'on pût manger, et cette cloison, munie de vitres, ne pouvait laisser passer la lumière, tant elle était couverte de toiles. C'était dans ce logis que Tanguy devait finir son existence incertaine.

Vincent était parti pour Arles, et Tanguy se trouvait seul, visité seulement de temps à autre par les mêmes clients. La belle Italienne du « Tambourin » tomba dans une grande gêne, alors on la recueillit, ce qui donna lieu à bien des médisances, quoiqu'il n'y eût là qu'un mouvement très généreux. Souvent à l'heure du repas un inconnu, pauvre diable en haillons, mendiant ou inventeur malheureux, surgissait de l'arrière-boutique; et sa mine farouche ne semblait pas du tout dans sa patrie parmi ces toiles singulières qu'il regardait avec méfiance. Parfois c'était un pauvre qui avait entr'ouvert la porte pour demander la charité ou un voisin pris au dépourvu. L'inquiétude de Tanguy pour ces infortunés devenait un véritable cauchemar, il en parlait les larmes aux yeux et ne savait que machiner pour les mettre de suite à l'abri des nécessités; ce qu'il y avait de plus étrange, c'est que jamais il ne songeait à

sa propre misère. Il vivait pour ainsi dire heureux dans sa générosité; il était comme transfiguré par ses élans cordiaux et fraternels; son visage s'éclairait d'une bonté presque surnaturelle, qui donnait de la beauté à sa grosse figure de philosophe plébéien.

Certes il fut trompé plus d'une fois; beaucoup de gens auxquels il donna sa confiance ne le payèrent jamais de retour. Pour certains esprits ces bontés-là ne sont que des faiblesses et ces générosités des naïvetés à exploiter. Tanguy supporta stoïquement les méfaits de cette race malhonnête et méchante, il ne s'en plaignit pas, jamais même il n'accusa qui que ce fût d'ingratitude; il abondait au contraire en excuses toutes faites. Je ne lui ai jamais entendu dire de mal de personne.

Les années s'écoulaient monotones, n'amenant pas un grand changement dans la vie de Julien Tanguy, qui vieillissait, cela était certain, c'était même ce qu'il y avait de plus certain. Par moment on savait par les journaux que les impressionnistes, ceux que l'on avait connus autrefois, et que l'on ne voyait plus guère depuis que Durand Ruel les menait à la gloire, *montaient*. Monet atteignait à la réputation, Renoir le suivait, puis c'étaient Sisley, Pissarro, Berthe Morizot, etc. Que de satisfactions, qui donnaient des raisons de *croire*! Seul Cézanne restait obstinément dans l'ombre, mécontent de son œuvre, oublié par ses anciens amis, négligé des marchands. Quant à Vincent, on ne cessait de travailler pour lui dans la petite boutique de la rue Clauzel. Les commandes arrivaient *très pressées*: il fallait de suite de la toile, des mètres de toile, des tubes en quantité. Séduit par le midi, il travaillait furieusement « en plein mistral », comme il l'écrivait lui-même. Son frère Théodore accourait à tout instant chercher les choses demandées, les expédiait, ou apportait de fabuleux rouleaux nouvellement reçus qu'il fallait étendre sans retard sur châssis. Ah! c'était une rude pratique que Van Gogh! D'ailleurs il n'était pas exigeant, il voulait que la couleur fût à peine broyée — presque en grains, — que la préparation des toiles fût légère et leur qualité plutôt grossière. On se réjouissait de tant de fertilité et de tant d'envois qui apportaient jusqu'au fond d'une obscure boutique de Paris le soleil méridional, lorsque, subitement, on apprit que Vincent était devenu fou. Il avait eu un accès violent dans lequel il s'était

coupé l'oreille et avait failli mourir d'hémorragie. Tout ce drame avait ramené à Paris Paul Gauguin qui vivait alors en communauté avec Van Gogh à Arles. Tanguy fut fort affecté de cette nouvelle, car il portait une sincère amitié à Vincent. On sut peu à peu qu'il se remettait, et que, malgré son internat à Saint-Rémy, dans une maison de santé, il demandait des couleurs et des toiles.

On fit de nouveaux envois, et le dortoir où on le tenait encore et les portraits de ses compagnons et, plus tard, le jardin où on le laissa se promener renseignèrent sur sa nouvelle existence. Enfin il revint ; mais un nuage sinistre planait sur son front. Il s'installa aux environs de Paris, à Auvers. Après quelques mois de séjour, par une belle après-midi d'été, il alla se tuer derrière le château du pays. Mort mystérieuse qui mit en deuil tous les amis connus et inconnus de Vincent et qui restera toujours dans leur esprit comme une surprise des plus douloureuses.

Tanguy courut à Auvers veiller Vincent avec son frère Théodore et le docteur Gachet (un ami du peintre), qui habitait le village et qui avait été requis après l'accident ; mais la mort, inévitable, n'était qu'une question d'heures. Le coup de revolver que Van Gogh s'était tiré n'avait pas pris la direction du cœur, mais avait tourné sur une côte pour aller perdre sa balle dans le ventre, en un endroit où toute extraction était impossible. Tanguy pleura. Ceux qui arrivèrent les premiers pour l'enterrement trouvèrent l'humble marchand et un ami fidèle du mort entourant sa bière des toiles récemment peintes. Le deuil s'installa rue Clauzel. Théodore Van Gogh fut à son tour frappé, et on dut bientôt l'emmener en Hollande. Les visites des deux frères manquaient et l'on tombait à cette monotonie du silence qui semble sortir des tombeaux. Enfin, on apprit la mort de Théodore et le départ de sa femme pour la Hollande. Désormais la solitude s'agrandissait, faisant sentir aux Tanguy les amertumes de la vieillesse et de l'abandon. Malgré le succès des artistes connus autrefois, la gêne s'acharnait sur ces deux époux qui étaient devenus deux bons vieux. Octave Mirbeau, qui fit paraître au *Journal*, en février 1894, un émouvant article sur « le père Tanguy », lors de son décès, disait : « Les plus fortes joies de son existence furent le succès de ses peintres familiers ; à mesure que chacun d'eux s'élevait, on eût dit que

c'était sa fortune à lui qui se bâtissait. Et pourtant il savait bien que les grands marchands avec lesquels il ne pouvait lutter allaient accaparer leurs œuvres qui peu à peu disparaîtraient de son humble devanture. Mais le père Tanguy ne connut jamais l'égoïsme, jamais l'idée d'un lucre quelconque ne souilla la fidélité de son enthousiasme et la bonté de son cœur en qui le dévouement devenait inaltérable! » Voilà qui est bien dit, je ne regrette que la première phrase, qui effleure Tanguy d'un soupçon que celui qui l'a bien connu ne pourra jamais accepter. Ce que Tanguy aimait dans les artistes et dans leurs succès, ce n'était pas la gloire, la gloriole comme il disait, mais eux-mêmes et l'affection qu'il leur avait consacrée. Au demeurant, il estimait bien plus en eux les qualités du caractère que le talent; mais comme, par une coïncidence naturelle, la plupart des hommes supérieurs dans l'art ou quelque autre branche des connaissances humaines se recommandent par la droiture de leurs sentiments et la générosité de leurs manières, il se produisit, ainsi, qu'en s'entourant de ceux vers lesquels se portait naturellement sa sympathie Tanguy se trouva être le point central d'un noyau de gens de valeur. J'emprunte à Octave Mirbeau, qui fut l'historien des derniers instants de Tanguy, sa fin stoïque et brave :

« Depuis quelque temps, il souffrait d'un cancer à l'estomac. Il fut obligé de s'aliter. La douleur, parfois, lui arrachait des cris : il ne pouvait dormir. Sa pauvre femme s'évertuait à le soulager, passait ses nuits à le consoler, à inventer mille remèdes pour calmer son mal...

« — Ma femme, dit-il un jour.... ça ne peut pas durer comme ça !... Tu te fatigues trop... Il vaudrait mieux que j'aille à l'hôpital.

« — T'en aller d'ici !... Jamais !... Je ne veux pas !... Je veux te soigner.

« — Non, non, tu te fatigues trop.... Et je vois bien que tu tomberas malade à ton tour.

« Il insista tellement qu'on fut bien forcé de le conduire à l'hôpital.

« Mais le pauvre père Tanguy s'y trouva bien vite dépaysé, sans une affection près de lui. Les médecins passaient devant son lit, indifférents, ils savaient que son mal était incurable et qu'il n'y avait pas lieu de faire, pour lui, des expériences amu-

santes. Et il pleurait, de se voir dans ces grandes salles tristes.

« Un jour il dit : « Je m'ennuie trop... ici... Je ne veux pas mourir ici.... Je veux mourir chez moi, près de ma femme, au milieu de mes toiles.... »

« On le ramena, sur un brancard, dans sa petite maison, et il expira près de ses molettes et de sa pierre à broyer. Le lendemain on apprenait par les journaux qu'un marchand de couleurs demeurant rue Clauzel et connu familièrement sous le nom de « père Tanguy » était mort.

« L'histoire de son humble et honnête vie est inséparable de l'histoire du groupe impressionniste, disait Octave Mirbeau (1), et lorsque cette histoire se fera le père Tanguy y aura sa place. »

Je ne crois pas que ce soit dans le groupe impressionniste qu'il doive figurer, mais dans celui du symbolisme. On a dit de cette catégorie de peintres qu'elle avait formé l'École de Pont-Aven, c'est possible, puisque le hasard les a souvent réunis sur ce point de la France; mais par les leçons qu'ils y prirent, la petite boutique de la rue Clauzel me semble le vrai lieu de leur naissance. La preuve la plus évidente est celle-ci : tous se réclament de Cézanne (Gauguin lui-même n'en fut-il pas l'élève?) et Cézanne n'était alors visible que là.

(1) Ce fut aussi Octave Mirbeau qui eut la généreuse idée de venir en aide à la veuve en organisant une vente à l'Hôtel Drouot. Cette vente rapporta quinze mille francs, qui furent, tous frais enlevés, réduits à dix mille, et avec lesquels vécut la *mère Tanguy*. Elle se retira, seule dans une petite chambre, au dix, rue Cortot, en cette même maison qu'elle avait habitée en arrivant à Paris. Ce fut là qu'elle mourut.

Voici les noms des quelques artistes qui répondirent par l'envoi d'une œuvre à l'initiative d'Octave Mirbeau : Cazin, Guillemet, Gyp, Lauth, Luce, Maufra, Monet, Nozal, Barillet, Peduzzi, Petitjean, Pissarro (Félix, Lucien et Georges), Rochegrosse, Signac, Sisley, Vauthier, Carrier-Belleuse, Dagnaux, Léandre, Berthe Morisot, Renoir, Benner, Bergerat, Béthune, Dauphine (Jane et Madeleine), de Lambert, Jongkind (offert par M. Portier), Prouvé, Raffaelli, Schuller, Angrand, Detaille, Filiger, Grevidois, Moutte, Puvis de Chavannes, Roll, Mary Cassatt, Duez, Helleu, Jeannot, Séguin, Rodin. Comme on le voit, sans aucune distinction d'école, un général hommage de sympathie fut décerné à Julien Tanguy. (J'omets les détails de l'enterrement, où se coudoyèrent des gens du monde, des arts et de la littérature.)

La vente eut le tort de comprendre, outre les dons, les œuvres d'artistes trop jeunes ou encore inconnus, qui étaient restées dans la boutique de la rue Clauzel; elles ne furent pas vendues mais données; un Dubois-Pillet fit 14 francs, un d'Espagnat 12 fr., un Seurat 50 fr., un Vignon 22 fr., un Vincent 30 fr. Les œuvres de Cézanne furent dans le même cas. Voici les prix :

Les Dunes 95 fr., Cour de village 215 fr., Pont 170 fr., Ferme 45 fr., Village 102 fr., Village 175 fr. Il y avait six toiles de Gauguin dont aucune ne dépassa 100 fr. Quatre de Guillaumin qui flottèrent entre 80 et 160. Seul Monet (3.000 fr.), et Cazin (2.900 fr.) se vendirent honorablement. Deux Sisley firent 370 fr. les deux.

Quelque temps après, à la vente Blot, les Cézannes atteignaient 6.000 fr., et les Sisley 4.000. On sait à quel taux monteront depuis beaucoup d'autres toiles. Tels sont les jeux de la banque picturale et de la réputation!

C'est Tanguy qui a eu l'honneur de produire au jour et de faire connaître Cézanne, car de tous les impressionnistes il était le plus oublié et le plus désireux de l'être. Contre les couleurs qu'il lui fournissait, Tanguy se payait en natures-mortes et en paysages. Combien n'a-t-il pas sauvé de toiles ainsi qui eussent péri dans les colères de l'artiste contre lui-même ! Si l'on doit regretter quelque chose, c'est qu'il ait apporté trop de discrétion à en prendre autant qu'il eût fallu pour garantir leur destruction. Ainsi c'est dans l'école dite de Pont-Aven que je veux faire figurer Tanguy, parce que cette école se doit toute à la contemplation des toiles de Cézanne, et que de Gauguin à Sérusier il n'y a pas un seul symboliste qui n'ait fait son pèlerinage rue Clauzel. On vit à cette devanture pendant assez longtemps le dessin d'un danois (Willumsen) représentant une femme enceinte avec je ne sais quelle inscription dessous qui signifiait que bientôt naîtrait de ce ventre enflé un enfant dont beaucoup seraient surpris. Il me semble que cette femme n'est autre que la modeste boutique du bon et franc père Tanguy.

§

Vincent a fait un portrait de Tanguy vers 1886. Il l'a représenté assis dans une salle tapissée de crépons japonais, coiffé d'un grand chapeau de planteur et symétriquement de face comme un Bouddha. Je ne sais si je suis bien renseigné, mais cette toile, qui a figuré à une exposition récente chez Bernheim, serait la propriété de Rodin. Van Gogh y a fort bien exprimé la placidité, le stoïcisme, la sûreté cordiale que la droiture du caractère de Tanguy lui assurait ; car quoiqu'il eût gardé en apparence de la rudesse de son granit natal, il n'était que délicatesse et que douceur. Le nez, comme celui de Socrate, était très épaté. Les yeux, petits et sans malice, étaient pleins d'émotion. Le crâne avait une tendance vers en haut ; le bas du visage était court et rond. Il avait une taille moyenne et les membres forts d'un travailleur. Quand il vous parlait, il se courbait un peu sur lui-même et se frottait les mains. Sa démarche était précautionneuse et un peu craintive, comme celle d'un homme qui ne se meut que dans une région intérieure. Il réalisait l'*humilité* dans ce que les saints ont pu lui demander de perfectionnements pour l'homme, et quiconque lui parlait lui semblait toujours plus grand

que lui-même. Celui qui l'eût rencontré aurait pensé de suite qu'il devait être *un brave homme*, car cela était écrit dans toute sa personne, mais les abîmes de son cœur étaient ce qu'il avait de plus inconnu et de plus profond.

Son œuvre, qui fut importante en ce qu'elle a souvent consisté à mettre avec douceur, et presque sans qu'ils s'en aperçussent, sous la main des artistes (dont il fut un peu le père), les matériaux de leur production, se résume tout entière en un mouvement de bonté infinie, et nous voyons que cette bonté trouva en elle-même sa récompense en s'ouvrant *inconsciemment* le chemin de la gloire.

ÉMILE BERNARD.

Octobre 1908